

1. N. 136.599

Lyon, 15 juin 1909.

Mon bien cher ami,

Votre lettre m'est arrivée sur le bord
du Lac du Bourget où je suis allé
passer quelques jours avec ma famille.

Je t'ai vue et méditée par une
machine merveilleuse, en face des eaux
admirablement bleues, dominées par des
montagnes aux cimes élévées.

Revenu à Lyon, il m'a fallu payer
par un redoublement de besogne la
"Eberki" que je m'étais accordée. Je
t'en remercie à votre réponse et
à vous dire la grande joie que m'a

considère votre appréciation de mon livre.
Sans doute vous faites du réserves, mais
elle porte sur des points qui sont,
à mes yeux, d'intérêt secondaire.

L'essentiel pour moi: était de savoir
quelle impression générale le tra-
vail produirait sur un lecteur
cultivé et compétent, si l'ensemble
paraissait suffisamment vivant, si
la matière semblerait ordonnée
avec assez d'art si en somme le
sens esthétique de la lecture serait
sauvé. Si je ne m'abuse, votre
lettre me permet de croire que le
but est atteint et comme j'ai
en votre jugement une confiance

à Godeau, j'ai tout bien de me réjouir.

Si l'on maintient vos critiques, on
peut que je mette mon amour-propre
d'auteur à avoir raison contre vous,
mais parce que j'ai vu avoir des argu-
ments sérieux à faire valoir en face
de vos observations.

Les citations de Th. Gautier vous paraissent
un peu longues. Dans ma première

rédaction elles prenaient le double de

place. Quand il m'a fallu abréger,

j'ai sacrifié, le plus gros, plusieurs

pages de cet auteur que je trouvais

charmantes; mais je n'ai pu me décider

à supprimer ces merveilleux portraits

qui sont ce que l'on a jamais eue

de plus juste et de plus fin sur Fanny

Émile. Puis, cette citation me servent
dans ma campagne contre Julia Tarn.
Elle m'a montré du modèle de feuilleton
en face des misères de ce misérable
écrivain. Ne négligeons pas les
occasions de resusciter les grands
maîtres du style.
Vous voudriez voir aussi écouter le
chapitre sur le voyage en Amérique,
mais vous ne voyez pas trop, dites-
vous, comment on s'y prendrait.
Moi non plus je ne sais pas comment
on arriverait à diminuer le bloc. Il
forme maintenant 44 pages; primitive-
ment il en formait une centaine. Il
m'a fallu élaguer, condenser, gratter
avec une rigueur impitoyable. Revenez

In 4.11. 126.5pp

D'avantage, s'eût-elle tombée dans la sèche-
relle, et je ne demande si j'ai irrité
cet œuil.

L'histoire du procès avec l'Opéra tient
sept pages. Est-ce vraiment trop pour
un événement qui a eu tant d'import-
ance dans la vie de Tanny?

Les exigences formelles de l'éditeur
qui me suppliait de dépasser le moins
possible le total de 100 pages m'ont
obligé à être très bref sur la fin
de Thérèse Cluser et de Marie Taylor.

Sur cette dernière j'aurais eu beaucoup
d'histoires à raconter. Sur Thérèse
j'étais moins bien renseigné, et tous mes
efforts pour recueillir des informations
plus abondantes ont été vains. Si je

Les avoir obtenus, le manque de place
n'en eût empêché de les utiliser.

Vous croyez sentir de la fatigue
dans ma conclusion. Cette impression
m'a surpris. Je puis vous dire au
contraire que j'ai écrit la dernière
page avec un soin tout particulier,
après de longues réflexions. La
conclusion que vous avez lue est la
troisième que j'ai écrite, et dans
les trois rédactions successives, ce n'est
pas seulement le style que j'ai
modifié, le tout des pensées toutes
différentes que j'ai développées, je
le répète, après mûre méditation.
Chronologiquement ma troisième

redaction a été écrite avant le chap.

I^{er} (que j'ai rédigé le dernier), avant

les chapitres VIII et X, car, une fois

mon plan nettement établi, je n'ai manqué

à développer au hasard, de préférence

en commençant par la fin. Je n'ai

donc pu expédier la conclusion avec

l'impétuosité d'un homme pressé d'en

finir. Ce qui donne peut-être l'im-

pression de bâte, c'est la brièveté

de mes indications, brièveté à la

fois intentionnelle et imposée par la

manque de place. J'ai voulu faire

comme Tenny et aller elle-même,

et à ne pas tarder à m'en aller,

et lire ma révérence au lecteur

avec uneeste pirouette. 1104

Quant aux idées elles-mêmes, vous ne
les approuvez pas. Au lieu du regret
de cette, vous auriez voulu une per-
spective ouverte sur l'avenir. Mais
c'est que, hélas ! j'étais, non pas en
Autriche, mais en France où rien,
pour le moment, n'encourage à espérer
une renaissance du ballet. Sadora
Duncan a passé à Paris sans produire
une impression durable et profonde.
Nous sommes peut-être dix en France
à connaître le nom de Madame Madeline
dont il m'eût été impossible de parler,
ne l'ayant jamais vue. Nous avons
en France, à l'Opéra-Comique, une
danseuse qui s'engage dans de
voies nouvelles, Régina Badet. Mais

Fin 1. M. 126 5pp

précisément le public ne prête pas
à sa création toute l'attention
qu'elle méritent, et c'est là un signe
de telle indifférence que je déplore
à l'égard de la danse. Je n'en
tiens à sa constitution de fait, et
sur le terrain je me sens très solide.
Nous n'avons plus pour le ballet les
facultés d'enthousiasme, la récepti-
vité, de génération artistique et
j'affirme que c'est un tort. D'où
viendra le salut? Qui nous rendra
un sens, hélas! atrophié? Nietzsche
aura-t-il quelque influence? Je songeais
à lui quand j'évoquais la vision
du monde grec. Mais j'aurais seule-
ment prononcé son nom et essayé

de faire de la philosophie, au lieu
de me contester de faire de l'histoire,
le lecteur français m'aurait vu au
reg. La considération que vous m'avez
fournie est certainement leur valeur,
on aurait pu terminer le livre par
des aperçus de haute éthique, par
de la métaphysique même. Mais
"Ich kehne meine Pappenheimer",
ce n'est pas avec de la réflexion de
cette sorte que je pouvais prendre
congé du public français, et
j'entend par là non point le vulgaire,
mais les dilettanti, les artistes, ceux-ci
n'auraient pas eu assez de pierres
pour me lapider, si j'avais pris

des allures de raisonneur, de construc-
teur de systèmes.

En restant ainsi, modestement, dans mon
rôle d'historien, je maintenais d'ailleurs
l'unité de ton de mon livre ; je ne
détruisais pas l'impression d'art que je
m'efforçais d'obtenir.

Voilà mon plaidoyer. Ce n'est pas
un entêté qui vous répond ; c'est un
convaincu qui vous rend compte de ce
qu'il a voulu faire et des moyens
qu'il a employés.

Phon m'a envoyé aujourd'hui les deux
portraits qui illustreront le livre. L'un est
celui dont vous trouverez un exemplaire ci-
joint et que j'ai fait photographier au
Musée de l'Opéra. L'autre, qui figurera
en médaillon sur la couverture, est la photo.

graphie de la statuette de Fanny par Barre
et que vous pourriez connaître par la repro-
duction qui en est donnée par Die Mode
Illustr. XIX. Jahrg., tome II, p. 106.
L'impression est terminée; la publication
est imminente.

Vous serez bien aîné de me donner, une liste
des critiques antérieures auxquelles Flox devra
envoyer un exemplaire.

Dès cette semaine je vais rassembler les
ouvrages qui seront nécessaires pour la
révision de la biographie de Fallenberg. Je

les emporterai au Bourget - de là où
je tâcherai de ne pas trop me laisser
distraire dans mon séjour par les splen-
deurs du paysage.

En vous souhaitant, ainsi qu'à Madame
Wecker, meilleure santé, je vous adresse, bien
cher ami, l'expression de mes sentiments les
plus sincères.

A. Ehrhard